

## AVERTISSEMENT

AU SUJET DE

### L'EXPOSITION INTERLINÉAIRE DU LIVRE DE JOB.

Saint Jérôme n'a pas fait de Commentaires sur Job; peut-être, il est vrai, avait-il projeté sur toute l'Écriture, des Questions Hébraïques, que plus tard, à l'exception de celles sur la Genèse, changeant son premier avis, il abandonna tout à fait, ou qu'il aima mieux laisser périr dans le secret de ses papiers; et alors il aurait préparé, pour l'œuvre qu'il devait parfaire dans la suite, quelques fils et quelques trames sur Job. Voilà ce qui est certain, et comme les longues discussions sur ces deux points ne nous sont pas permises, nous donnerons du moins une raison péroratoire. Il n'y a pas un seul mot dans saint Jérôme qui fasse allusion à ces Commentaires; dans la suite, on ne trouve aucun témoignage de gens qui disent les avoir lus ou vus, excepté celui de Bède; enfin, il n'en reste pas le moindre fragment qui ait un caractère incontestable d'origine hiéronimienne. Des Critiques de grand renom se sont laissé prendre à une faute de copiste introduite dans un passage du saint Docteur sur Amos, *cap. v*, qui portait naguère encore: « Dans Job, Nahas est appelé Léviathan; nous avons décrit tout à fait sa nature et la terre multiple qu'il inspire dans le livre même. » Mais, en cet endroit, Jérôme, au lieu de « nous avons décrit, » a mis « nous apprenons, » Marlianay a corrigé cette faute d'après deux mss, et nous-mêmes, d'après plusieurs autres, et des plus anciens: Un de Sainte-Croix en Jérusalem écrit vers l'an 700, deux de la collection Palatino-Vaticane et presque de la même époque, et les autres que nous citerons avec éloges à la place voulue, nous apportons une certitude à l'égard de ce passage de Marlianay. Le sens authentique de ce passage est celui-ci: Dans le livre de Job, c'est à dire, aux chapitres xi et xii, nous pouvons apprendre tout à fait ce qu'étaient Léviathan et Bémoth et la terre considérable qu'ils inspiraient. Quant à saint Jérôme, il n'a publié ni composé aucun Commentaire sur Job.

Dès qu'il en est ainsi, il ne nous reste qu'à rechercher l'auteur des Commentaires qui sont répandus sous le nom de saint Jérôme. Pour cela, il faut remarquer tout d'abord qu'il y a quatre ouvrages de cette espèce, que je crois être des exemplaires d'un même traité, et que l'on regarde en général comme des traités différents. Il convient de montrer en quoi ils se distinguent les uns des autres. Le premier, rangé dans le dernier tome des *Œuvres de saint Jérôme* parmi les ouvrages supposés, a été tiré de la bibliothèque de Fulda et publié à Bâle en 1527, par Jean Siehard, qui l'attribue, non sans raison, à Philippe, un des meilleurs disciples du saint Docteur, bien qu'on y trouve d'évidentes interpolations de gloses étrangères. Le second, si tant est qu'on doive le différencier du précédent, se trouve, sous le nom d'un Nectorius ou Nectérius, abbé ou évêque, dans le tome IV de la collection des *Œuvres de Bède* qui l'a augmenté d'une Préface et même, dans le corps du livre, de quelques passages de son œuvre. J'appelle le troisième celui de Marlianay, et c'est l'*Exposition interlinéaire* qui suit; Marlianay, qui la tira pour l'édition d'un ms. de Corbie, l'attribue sans la moindre hésitation à ce même disciple de saint Jérôme, que nous citons avec éloges, à Philippe, et cela d'après le témoignage inscrit par le copiste sur le recueil: « Cette Interprétation est extraite de l'Exposition de Philippe. » Le quatrième enfin est le Meibomien, du nom de Marc Meibomius, dans la bibliothèque duquel il était à Utrecht; Meibomius en vendait des exemplaires comme d'un écrit de la main même de Jérôme, et on le regarda comme tel jusqu'au jour où il en produisit un spécimen en public.

Nous l'avons dit, nous ne voyons pas là des monuments d'auteurs divers, mais des extraits différents tirés d'une même Œuvre par des copiateurs, qui, selon leur caprice, ont raccourci ce qui leur semblait trop long, ou amplifié ce qui leur paraissait trop court. Quant aux deux que nous avons nommés les premiers, il suffit de les comparer, pour n'avoir aucun doute à cet égard: on n'y retrouve pas seulement les mêmes pensées, mais presque les mêmes mots; bien plus, du chapitre xxx jusqu'à la fin, ils se suivent mot à mot, et même les alinéas et la fin, comme le fait remarquer Valesius, sont exactement les mêmes. Que si le second offre parfois des développements plus étendus, on doit l'attribuer à la manière de Bède, qui avait coutume d'ajouter du sien aux écrits de ses devanciers; et Victorius se trompe avec écart quand il veut rapporter à Bède ce qu'on attribue à Philippe, et à Philippe ce que Bède a intérêt de son œuvre. Le troisième traité avec l'annotation seule du copiste, n'y aurait-il pas d'autres preuves, s'annonce comme un extrait des Commentaires de Philippe. J'ai cru reconnaître le même Philippe dans le quatrième traité, bien que le compilateur ait mis tous ses soins à nous cacher cette origine sous un changement superficiel des termes. Humannus, qui, dans les Actes des Erudits de Leipzig, en 1741, en a donné quelques fragments, croit y reconnaître la manière de Raban Maur, et surtout une grande ressemblance de style et de méthode, ce qu'il s'efforce de démontrer par une foule de citations com-

### AVERTISSEMENT SUR L'EXPOSITION INTERLINÉAIRE DU LIVRE DE JOB. 393

rées. Il avoue d'ailleurs la mince valeur de cet écrit, disant que celui-là rendrait un bien petit service à la République des Lettres, qui en ferait une édition complète, parce qu'il est plein d'interprétations sans érudition ou même ridicules. A son avis, que nous avons suivi, le mieux est de recueillir dans ce fannier tout ce qui peut y avoir été enfoncé d'utile, et d'éditer à part ce qui pouvait être choisi de pages en page.

Il y a encore deux mss. qui réclament la prérogative du nom de saint Jérôme; ils n'ont aucune différence entre eux, et mon opinion est qu'ils ne sont autres que la compilation de Meibomius. J'appelle l'un l'exemplaire Romain et l'autre l'exemplaire de Dubois, à cause de la bibliothèque Dubois où il fut apporté, il y a dix ans à peine, par le célèbre Bignon, qui l'avait acquis à La Haye dans une vente publique. C'est, à mon sens, pour en faire ressortir la valeur que les Licitateurs, dans leur Catalogue, avancent quelques raisons de nature à leur permettre de l'attribuer à saint Jérôme. Ils les ont tirées du contenu même du livre, et, quoique je n'aie pu le voir, je trouve dans ces raisons des marques à peu près certaines que cet exemplaire est le même que l'exemplaire de Rome, qu'il m'a été permis d'examiner et de feuilleter à loisir. Je dois donc faire connaître au peu de mots ce ms. de Rome, que le gardien de la Bibliothèque Vaticane, l'honorable Asseman, a mis à ma disposition avec la plus parfaite urbanité; ce sera mettre en lumière les preuves, ou plutôt les artifices qui ont fait la renommée usurpée de ces exemplaires. Ce ms. est de forme dite carrée, relié en parchemin, ayant environ 130 feuillets, et selon moi écrit peu d'années avant l'invention de l'imprimerie, ce qui ressort de la conformation élégante des lettres. Au début, il rapporte la première Préface de saint Jérôme sur le livre de Job traduit de l'hébreu, depuis le commencement: « Je suis contraint, pour chaque livre de la divine Écriture, de répondre aux médisances de mes adversaires; » jusqu'à ces mots: « Que chacun choisisse à son gré, et qu'il me croie épris d'érudition, et non malveillant. » Immédiatement après suit en entier une autre Préface de saint Jérôme sur le même livre de Job de la version des Septante rétabli par lui au moyen de notes critiques et d'astérisques: « Si je tressais un panier de jonc, » jusqu'à la fin: « Persuadé que mes loisirs seront plus utiles aux Églises de Jésus-Christ que les occupations de bien d'autres. » Le compilateur a donc copié mot à mot et transporté dans son travail presque en entier les deux Préfaces authentiques de saint Jérôme sur le livre de Job, sur lesquelles nous l'avons dit, l'illustre Docteur n'a fait aucun Commentaire, mais qu'il traduisit d'abord du texte hébreu original et qu'il conféra ensuite avec l'exemplaire grec. Il est hors de doute que le même fraude existait dans le ms. de Dubois. En effet, ceux qui s'appliquent à prouver qu'il est du saint Docteur, disent qu'il rappelle la manière de Jérôme en ce que l'auteur s'y plaint des rivaux qui méditent à la source de son travail, ou ce qu'il loue les anciens commentateurs, Aquila, Symmaque et Théodotion, en ce qu'entin il s'appuie parfois sur l'interprétation hébraïque. Or, voici les expressions mêmes de saint Jérôme: « Je suis contraint, pour chaque livre de l'Écriture, de répondre aux médisances de mes adversaires, qui font un crime à mon interprétation de corriger parfois celle des Septante; comme si chez les Grecs avant moi, Aquila, Symmaque et Théodotion n'avaient pas fait du texte hébreu des traductions mot à mot, ou des Commentaires, ou un genre intermédiaire de traduction avec commentaires. » Comme, peu après, ce passage était loué par Bède, beaucoup ont été conduits à l'erreur de croire qu'il était extrait du Commentaire de Jérôme; enfin, comme il est aussi dans le ms. de Dubois, il fournit leur maîtresse raison à ceux qui ont l'opinion préconçue de l'origine hiéronimienne de ce traité: « Les Hébreux eux-mêmes, disent-ils, regardent le livre de Job comme ayant un sens détourné et qui échappe, ce que les rhéteurs grecs appellent *επιχειρηματικόν*, (figuré); il dit une chose, et en contient une autre; comme si vous vouliez retirer en vos doigts serrés une anguille ou une lamproie, elle glisserait d'autant plus vite que vous la serriez davantage. » Voilà tout pour mot par quelle explication l'auteur anonyme s'efforce d'en imposer à la bonne foi des lecteurs.

Après cela, le contexte qui suit dans le recueil de Rome est le même que celui du recueil de Meibomius. Viennent ensuite onze titres dont le premier sur la manière d'expliquer adoptée commence ainsi: « Il y a dans ce livre de l'Histoire, de l'Allégorie et de la Morale; » etc., et le dernier sur l'exposition morale: « Une foule innombrable de pensées, comme des servantes en l'absence de la maîtresse de maison, abandonnent leur œuvre en l'absence de la raison, » etc. Et ce que nous donnons plus loin dans les Extraits. Enfin ce triple Commentaire distingué en trois colonnes commence ainsi:

« Ils craignent Dieu. » Salomon: « Celui qui craint Dieu ne néglige rien. » — « Évitant le mal. » Le même Salomon: « Celui qui offense Dieu en une seule chose, perd un grand nombre de biens. » L'Écriture fait connaître les aptitudes de la personne avant de raconter le combat soutenu, afin qu'elle nous paraisse capable de rendre un

C'est-à-dire le pays des Gentils, à la louange de Job qui fut bon au milieu des méchants, comme Loth à Sodome, comme le lys au milieu des épines, ainsi, etc.

Au pays de Hus, un homme appelé Job, qui avait le cœur de la mansuétude est la principale justification et droit: il craignait Dieu. Craindre Dieu, c'est ne rien omettre de ce qu'il faut faire.

Parce que Dieu, et s'éloignait des mé-

Sens allégorique: « Job » est la figure de Jésus-Christ souffrant, qui s'est chargé de nos douleurs. « Hus, » conseiller. Il habite la terre de Hus, c'est-à-dire, nos cœurs par les bons conseils qu'il nous donne. D'où le livre de la Sagesse: « Il habite dans le conseil. » — « Simple et juste. » Nous, par la clémence nous abandonnons la jus-

tel rôle. Il faut que, dans l'homme de bien, la finesse du serpent sauvegarde la simplicité de la colombe, et que la simplicité de la colombe tempère la finesse du serpent.

Le Commentaire finit en ces termes :

« Pourriez-vous unir entre elles les étoiles brillantes ? » Il est évident que nul homme ne le peut ; mais Job, par cette interrogation, veut montrer qu'il faut humblement chercher un refuge auprès de Celui qui seul le pourrait.

Pourriez-vous réunir les Moi, je le puis. brillantes Pléiades ou disséminer le cercle de l'Arcture ? Lucifer pour les bons et Vesper pour Ferrez-vous paraître Lucifer à les méchants, comme l'atteste la passion de Dieu, etc. sur les fils de la terre ? Connaissiez-vous l'ordre du ciel et marquerez-vous à la terre sa mesure ? Elévez-vous votre rempli la maison du Seigneur, c'est-à-dire, les Prophètes et les Prêtres, etc.

Nous donnons des Extraits de tout l'ouvrage après l'Exposition interlinéaire, et ils sont quelque peu plus étendus que ceux de l'édition de Leipzig. Nous avons dit que ces gloses ont toutes été primitivement tirées des Commentaires de Philippe. Quel est le travail qu'on doit de tous points regarder comme la production originale de l'auteur ? La question est difficile. Rapportons quelques fragments de son Œuvre, que nous extrayons de la plus ancienne Chaine sur la Genèse dans le ms. Ambrosien du vi<sup>e</sup> siècle environ, marqué F. n<sup>o</sup> 60. Ces fragments mettront en garde contre le péril.

« Et Dieu dit : Que la lumière soit. » PHILIPPE.

En cet endroit la parole de Dieu est mise pour l'acte qu'il accomplit. De même quand le Seigneur dit au saint homme Job : « Penses-tu que je t'ai parlé pour un autre motif que de faire éclater ta justice ; » il dit « je t'ai parlé » pour signifier la tribulation au moyen de laquelle il l'éprouva.

« Rien sur la terre n'arrive sans cause, et la douleur ne naît pas du sol. » Job. v, 6.

Du sol, c'est-à-dire de la nature terrestre entière ne peut naître le mal, puisque rien ne se fait sur la terre sans la justice de Dieu. Cela veut dire qu'aucun mal, appelé ici douleur, n'est naturel, mais que tout mal est un accident de la nature bonne. Il y a aussi un autre mal, celui du châtement, que Dieu inflige aux hommes pour leur péché. Le péché est assurément un mal, mais il vient du libre arbitre, puisque l'homme pèche volontairement. La rétribution du mal, c'est-à-dire du péché, est aussi un mal, quand Dieu applique des peines aux pécheurs. Par conséquent, il est dit qu'aucun de ces maux accidentels n'arrive sans un jugement de Dieu. Aucun ne naît pas du sol, c'est-à-dire de la nature de l'homme, qu'on le puisse croire créé par Dieu ; de là ce mot : « La douleur ne naît pour travailler et l'oiseau pour voler. » Job. v, 7.

« L'homme naît pour travailler et l'oiseau pour voler. » Job. v, 7.

C'est-à-dire, le travail attend *(peut-être, avertit)* l'homme, afin qu'il marche corrigé de tous les vices. Il en reçoit un tel éveil, que, semblable à l'oiseau à qui le vol est naturel, c'est par les luttes de la vie présente que l'homme s'envole vers les célestes hauteurs.

« Périssent le jour où je suis né, et la nuit où il fut dit : « Un homme a été conçu. » Job. iii, 2.

Jérémie a dit également : « Maudit le jour où je suis né. »

que le Seigneur n'agrée pas les bons chants, etc. ses œuvres mêlées aux mauvaises.

lice, et parla justice, la clémence ; l'Homme-Dieu, conserve pleinement l'une et l'autre. « Craignant Dieu. » Il fut plein de l'esprit de la crainte du Seigneur. Il s'éloigna aussi du mal, non point parce qu'il en contracta la souillure en le faisant, mais parce que le trouvant dans le monde il le réprouva.

« Pourriez-vous unir?... » etc. Elles sont désignées au pluriel, parce qu'elles sont à la fois voisines et distinctes. L'Écriture désigne tous les Saints, qu'au milieu des ténèbres de cette vie l'Esprit septiforme illumine de la lumière de la grâce ; depuis l'origine du monde jusqu'à sa fin, envoyés en divers temps, ils sont séparés, mais unis par la disposition d'esprit avec laquelle ils proclament un seul Dieu. « Elévez-vous dans les nuages ? etc.

Certains prétendent que le temps de la naissance de l'homme, qui est passé, ne peut être maudit. Assurément c'est une malédiction superflue, puisqu'il a en déjà son cours. Et pourtant ces deux saints, pleins de l'esprit de prophétie, maudissent le jour de la naissance de l'homme, ce qu'ils ne font pas sans tribulation de leur part ; ils sentent en eux-mêmes, avec compassion pour le genre humain, que la sentence de mort a été prononcée par Dieu. Je ne pense donc pas que des Saints aient maudit si rigoureusement le jour qui a été donné à l'homme pour servir. Il y a là une figure qui indique qu'il s'agit du jour uni à sa nuit. En effet, le jour et la nuit peuvent s'entendre du Diable et de la mort. Non que le Diable soit jour et lumière, puisqu'il se tient à l'écart de la vraie lumière ; mais parce qu'il fut autrefois semblable au jour, lorsqu'il habitait avec Dieu l'éternelle lumière, puisqu'il était Lucifer, semblable à l'aurore matinale, et une pierre précieuse éclatante de beauté dans le paradis de Dieu. Ou encore parce que, pour les impies et les pécheurs, qui se réjouissent de la prospérité et de la félicité de ce monde, il paraît semblable au jour. De là l'expression : « Les impies se verront enlever leur lumière. » Et Salomon : « La lumière des impies, dit-il, s'éteindra. » Et encore : « Le péché est la splendeur des impies, parole qu'on peut appliquer au Diable, puisqu'il est l'instigateur du péché.

« Et il forma l'homme. » On voit la différence entre faire et façonner. Ce que Dieu fit à son image, c'est-à-dire l'âme, il le fit, et ce qu'il façonna, c'est le corps, avec de la terre qu'il rendit vivante en lui insufflant l'âme, qu'il fit. L'image de Dieu se rapporte à l'immortalité ; la ressemblance de Dieu, à la puissance et à l'opération, afin que la nature humaine possédât l'image de l'immortalité divine et la ressemblance de sa puissance sur tout ce qu'il avait créé, en sorte que l'homme pût imiter Dieu par ses bonnes œuvres.

« Dieu parle une fois, et ne répète pas une seconde fois la même chose. » Dès le commencement du monde, et toujours dans la suite, Dieu a parlé aux hommes, et néanmoins il ne parle qu'une fois. S'il est dit que le Seigneur parle fréquemment, c'est pour indiquer on que sa loi est multiple, ou que ses prophéties et ses ordres sont divers. Quand il est dit qu'il ne parle qu'une fois, c'est pour montrer que ses desseins sont stables et définis. En effet par Dieu qui parle on doit entendre Dieu qui agit. Comme lorsque le Seigneur adresse ces mots au saint homme Job : « Penses-tu que je t'ai parlé pour un autre motif que pour faire éclater ta justice ? » il veut signifier qu'il lui a parlé au moyen de la tribulation par laquelle il l'éprouva. Ainsi pour Dieu, l'acte qu'il fait est une parole. C'est le sens de la phrase d'Hélieu : « Dieu parle une fois, et ne répète pas une seconde fois la même chose. » C'est-à-dire, il ne change pas ce qu'il doit dire, à moins que le changement de notre vie ne l'exige.

« Tous les hommes le voient, chacun le regarde de loin. »

Par un effet de la bonté de la nature divine, la notion du Créateur est inhérente aux cœurs des hommes ; serait-on dépravé et froid, au point de s'appliquer à se rendre étranger au Créateur, nul ne peut échapper à sa chaleur, et tout homme, par conséquent, quoique de loin sent et comprend Dieu. Seulement, la perception n'est différente que lorsqu'il sent que le Seigneur n'est pas un corps créé par l'Esprit ; c'est d'une manière qu'on ne peut nommer que Dieu est aperçu par l'œil de l'esprit, tandis que dans l'impression du cœur l'homme voit et comprend à la fois que Dieu est au-dessus de lui.

Si l'on compare avec soin ces fragments au Commentaire que nous avons attribué à Philippe, on ne trouvera de différence que celle qui provient de la manière du compilateur. Les interprétations diverses de l'écrit de Philippe, que nous avons parcourues jusqu'ici, montrent que le Commentaire primitif lui-même n'est pas exempt d'augmentations ou de fautes dues à des mains étrangères, si bien qu'on ne peut affirmer qu'il ait gardé sa pureté originelle.